



HAL
open science

Renaissance et humanisme

Carole Mabboux

► **To cite this version:**

Carole Mabboux. Renaissance et humanisme. Sébastien Cote; Emmanuelle Picard. Regards historiques sur “ Les grandes étapes de la formation du monde moderne ” (Histoire 2nde), Nathan, pp.53-75, 2019, 9782091728391. halshs-02278197

HAL Id: halshs-02278197

<https://shs.hal.science/halshs-02278197>

Submitted on 18 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RENAISSANCE ET HUMANISME

Programme de 2^{nde} :

Thème 2 : « XV^e-XVI^e siècle : un nouveau rapport au monde, un temps de mutation intellectuelle »

Chapitre 3 : « Renaissance, Humanisme et réformes religieuses : les mutations de l'Europe »

| 54 Définie comme « Renaissance » par convention, la période reliant Pétrarque et Descartes est le temps de profondes mutations esthétiques, techniques et philosophiques au sein des sociétés européennes. Conjointement moment de prolongement vers l'Atlantique et de scissions de la chrétienté, ses caractères spécifiques et leurs implications historiographiques sont aujourd'hui au cœur de débats parmi les historiens.

Une périodisation polémique

La « Renaissance », création d'une période historique

La notion de « renaissance » naît à la fois d'une distinction et d'une imitation : distinction d'un temps par rapport à la période qui le précède ; imitation d'un passé fantasmé, auquel on a attribué un ensemble de caractéristiques et de valeurs. Plusieurs auteurs du XIV^e siècle et, surtout, du XV^e siècle expriment leur sentiment d'appartenance à une période neuve. Leur ressenti est fondé sur des critères culturels : ils perçoivent des goûts, des ambitions esthétiques et des cadres réflexifs ayant évolué par rapport aux générations précédentes. Bien que plusieurs avant lui aient formulé cette idée, Giorgio Vasari est le premier à y appliquer le mot de *rinascita*, en 1550¹. Le temps littéraire et artistique dans lequel il s'inscrit est une « renaissance » en ce qu'il renoue avec | 55 des formes et des critères culturels antiques. Il ne s'agit pas de revivre le passé, mais d'y trouver des modèles inspirateurs. Cette imitation va de pair avec une distinction : en renouant avec ce que l'on estime être des caractères romains et grecs classiques, on s'éloigne progressivement des codes culturels gothiques, courtois ou encore scolastiques. La période qui sépare l'Antiquité de cette *rinascita* commence alors à être qualifiée de temps intermédiaire, d'âge moyen. S'il est souvent relevé que Pétrarque et Flavio Biondo sont les premiers à établir l'expression « Moyen Âge », celle-ci ne devient fréquente qu'à partir du XVI^e siècle². La formule n'acquiert une dimension résolument péjorative que sous les plumes des Lumières, assimilée à un temps de ténèbres heureusement achevé par la victoire de la raison.

Décrivant des formes culturelles, la notion de « renaissance » est parallèlement soutenue par des idéaux éthiques. Le terme a un arrière-plan eschatologique, renvoyant à la résurrection de temps meilleurs. Plusieurs lettrés du XVI^e siècle manifestent leurs espoirs – ou leur joie – de parfaire leurs qualités humaines par la rencontre des modèles antiques. En 1547, Pierre Galand affirme ainsi dans l'oraison funèbre de François I^{er} : « Nous soulions sous

¹ Giorgio Vasari, *Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*. Cf. Arlette Jouanna, « La notion de Renaissance : réflexions sur un paradoxe historiographique », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n° 49/4bis, 2002, p. 5-16.

² Jean-Marie Le Gall, *Défense et illustration de la Renaissance*, Paris, PUF, 2018, p. 94.

forme humaine offusquée des ténèbres d'ignorance laide et abominable estre lourdes et grosses bestes, à présent par l'institution en toutes bonnes sciences entendons quelque chose et sommes véritablement devenus hommes»³. Il exprime une première forme de pensée humaniste – distincte de l'humanisme dit « moderne », lequel intègre notamment une conception universaliste et démocratique – établissant une perfectibilité de l'*humanitas* de chaque être, soit la grandeur morale propre à l'humain. Ce chemin de progression est animé par un idéal pédagogique : c'est par l'étude et l'exercice qu'un homme se façonne.

La Renaissance ne gagne sa majuscule et son statut de période historique qu'au XIX^e siècle. C'est Jules Michelet, le premier, qui transforme le substantif en concept en le fixant éditorialement⁴, en 1855. Il l'utilise pour désigner le XVI^e siècle français, | 56 à l'heure où la royauté s'engage dans les guerres d'Italie. La Renaissance, chez lui, marque la fin d'un Moyen Âge sombre et l'entrée dans une dynamique émancipatrice et heuristique – « la découverte du monde, la découverte de l'homme » – qui aboutira à la Révolution française. La terminologie de Michelet est reprise cinq ans plus tard par Jacob Burckhardt dans un ouvrage considéré comme fondateur : *La Civilisation de la Renaissance en Italie*⁵. L'étude prend pour toile de fond l'histoire culturelle et politique italienne. Burckhardt y postule l'émergence de la modernité, à travers l'apparition d'une notion neuve, selon lui inconnue du Moyen Âge : celle de l'individu. Le mouvement serait né dans la péninsule italienne, dont l'instabilité politique favorise l'émancipation de figures qui s'autonomisent des structures clientélares et héréditaires dominantes. Du jeu des opportunités militaires (incarnées par le *condottiere*) et de la glorification des poètes et artistes de leur vivant (Pétrarque, par exemple, est couronné de lauriers par le sénat romain en 1341) naissent, selon lui, des stratégies individualistes et, plus largement, la conscience de soi. De l'Italie, cette conception moderne de l'homme se serait étendue au reste de l'Europe. Au-delà d'une périodisation, Burckhardt établit la Renaissance comme une clé d'analyse, synonyme d'entrée dans la modernité.

La Renaissance, des renaissances ?

L'historiographie du XIX^e siècle construit la période « Renaissance ». Elle ne réserve pourtant pas ce concept de réapparition et de renouveau à la seule description d'une entrée dans la modernité. Dans les années 1830, le terme sert également à exposer le dynamisme culturel du IX^e siècle carolingien. Il devient un mode de représentation relativement courant appliqué à une vitalité retrouvée de la production intellectuelle après une période jugée sommeillante. Jean-Jacques Ampère écrit ainsi, en 1840, dans son *Histoire littéraire de la France* « qu'il y a eu trois renaissances » : la renaissance carolingienne, la renaissance du XII^e siècle et celle des XV^e et XVI^e siècles⁶. En 1927, Charles Haskins tend d'ailleurs à nier la monopolisation de ce | 57 terme par une seule période en montrant comment les critères de « renaissance » définis par Burckhardt peuvent s'appliquer au XII^e siècle – tentative

³ Arlette Jouanna, *La France du XVI^e siècle, 1483-1598*, Paris, PUF, 2012, p. 253-266 [1^{ère} éd. 1996].

⁴ Jules Michelet, *Histoire de France au XVI^e siècle. Renaissance*, Paris, Libraire-éditeur Chamerot, 1855.

⁵ Jacob Burckhardt, *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2017.

⁶ Marie-Sophie Masse, *La Renaissance ? Des Renaissances ? VIII^e-XVI^e siècles*, Paris, Klincksieck, 2010, p. 8.

lourdement critiquée par ses successeurs⁷. En réponse, les historiens ont travaillé à la contextualisation de ces différents moments de *renovatio* ou d'essor.

Outre des caractéristiques conjoncturelles propres à chacun de ces temps, il est convenu que la Renaissance garde un statut particulier historiographiquement en ce qu'elle est identifiée par un corpus d'auteurs spécifiques et en ce qu'elle a gagné un statut mythifié par les historiens postérieurs, qui en font une clé explicative tout autant qu'un objet polémique. Si dans le champ des concepts historiques, la Renaissance est une des renaissances, sa périodisation tend à lui donner des caractères propres. Un reproche couramment fait à l'œuvre de Burckhardt est d'avoir poussé l'essentialisation de cette période : en insistant sur ce qui fait les spécificités de la Renaissance en regard du Moyen Âge, il tend à dresser un tableau uniformisateur et hiératique de son objet. Des échelles temporelles plus fines ont par la suite été proposées pour décrire la période. Peter Burke, par exemple, établit trois temps au sein de la Renaissance⁸ :

- La « Première Renaissance », des années 1330 aux années 1490, est qualifiée d'âge « de la redécouverte ». Les modèles culturels médiévaux y sont mis en concurrence avec ceux d'une Antiquité recomposée. Burke en identifie l'Italie comme le foyer, favorisée dans cette évolution par une culture scolastique moins prégnante que dans d'autres espaces européens – accordant ainsi une place comparativement plus grande à la rhétorique et la grammaire en regard de la dialectique –, à laquelle s'ajoute une littérature civile et/ou laïque plus développée qu'ailleurs. Appuyés par une démarche philologique de recherche de manuscrits transmettant des œuvres antiques peu connues, les lexiques et les idéaux politiques et littéraires se rallient progressivement – et partiellement – à des modèles classiques. Ces derniers influencent également les arts visuels, où la sculpture voit par exemple le retour du nu et la multiplication des thèmes allégoriques antiques. Florence, tout particulièrement, est marquée par un mécénat public unissant les pratiques communales puis seigneuriales de la cité aux valeurs idéalisées de la culture gréco-latine.

- La « Haute Renaissance » court des années 1490 (invasion de l'Italie par les Français) aux années 1530 (suites du sac de Rome mené par les soutiens impériaux en 1527). La période est marquée par la diffusion de l'imprimerie, que les historiens de l'écrit ne considèrent plus aujourd'hui comme un moment de bascule – Roger Chartier et Armando Petrucci, notamment, ont insisté sur la dimension conservatrice des imprimés de la Renaissance, continuateurs des formats et des contenus manuscrits⁹ ; la « révolution » est technique et non culturelle dans un premier temps. La Haute Renaissance est parallèlement le temps de Léonard de Vinci, de Raphaël et de Michel-Ange en Italie, d'Érasme et de Dürer au Nord. Les frontières entre styles médiévaux et nouveaux sont désormais plus nettes. L'enrichissement du savoir (littéraire comme scientifique) postule la collaboration au sein d'une communauté intellectuelle en pleine structuration, progressivement identifiée comme la « République des Lettres ». Burke décrit ce temps comme celui de « l'émulation », par cet échange constant entre érudits et par l'identification de grandes figures littéraires, techniques et artistiques capables, selon les contemporains, de surpasser les réussites des Anciens.

⁷ Charles H. Haskins, *The Renaissance of the Twelfth Century*, Cambridge, Harvard University Press, 1927.

⁸ Peter Burke, *La Renaissance européenne*, Paris, Éditions Points, 2017 [1^{ère} éd. 2000].

⁹ Armando Petrucci, « Pouvoir de l'écriture, pouvoir sur l'écriture dans la Renaissance italienne », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 4, 1988, p. 823-847.

- La « Renaissance tardive », s'étend des années 1530 aux années 1630. Ce faisant, Burke propose une définition temporelle particulièrement large de la Renaissance, nombre d'historiens la faisant s'arrêter au milieu du XVI^e siècle. L'historiographie allemande, par exemple, accorde une place majeure aux ruptures engendrées par la Réforme¹⁰. En outre, la période marque les prémices de la révolution |59 copernicienne, dont les implications rationalistes – à travers l'œuvre de Descartes, notamment – balayaient la pensée humaniste renaissante. Selon Burke, le siècle initié par la diffusion du protestantisme appartient encore pleinement à la Renaissance en ce qu'il en est une dernière forme d'interprétation. En art, par exemple, le maniérisme italien puise ses inspirations chez les grands peintres de la Haute Renaissance, dont ils revisitent les thèmes à travers une approche neuve de la torsion, de la disproportion et de l'artifice. En France, le style est adapté par l'École de Fontainebleau, sous l'impulsion de François I^{er}. Pour Burke, ce temps est celui de la « diversité », auquel incite son polycentrisme.

Une lecture euro-péo-centrée ?

À une lecture italienne de la Renaissance, telle qu'on la trouvait au XIX^e siècle, a succédé une approche européenne, perceptible chez Burke. Celle-ci, fortement développée autour de l'histoire des productions artistiques et littéraires, intègre parfois peu les espaces que Burke qualifie de « périphériques », à savoir les mondes extra-européens. La recherche historique a insisté sur l'exportation de la Renaissance culturelle hors d'Europe, faisant une faible part au phénomène inverse. Les historiens de l'art modifient cette approche dans les années 1990 en abordant la rencontre entre colonisateurs et colonisés du « Nouveau Monde » sous l'angle de l'interaction et de l'hybridation¹¹. L'échelle mondiale semble s'imposer plus tôt aux historiographies politique, économique ou scientifique, qui établissent longtemps 1492 comme date clé d'une entrée dans l'époque moderne.

Le choix d'une telle date est conventionnel. À 1492, certains historiens ont préféré 1453, année de la chute de Constantinople, influencés par des données politiques et culturelles¹². Si la disparition de l'Empire byzantin et la grande expansion que connaît l'Empire ottoman jusqu'au milieu du XVI^e siècle modifient |60 considérablement la géopolitique eurasiennne, l'impact culturel de l'événement a depuis été fortement nuancé. Les premiers historiens de la Renaissance ont affirmé que la fuite des intellectuels grecs vers l'Europe à cette occasion avait eu un rôle déterminant dans le développement de l'humanisme. Or il a été montré que l'arrivée des élites hellénistes en Europe a commencé plusieurs décennies auparavant et que des contacts culturels avec l'humanisme latin ont été établis par des biais individuels ou diplomatiques dès la fin du XIV^e siècle¹³. Dans une optique

¹⁰ Axelle Chassagnette, « Les concepts de Renaissance et d'humanisme en Allemagne : quelques remarques sur la (non) définition d'un champ d'étude dans la recherche contemporaine en histoire », *Revue de l'IFHA*, n° 2, 2010, p. 164-179.

¹¹ Claire J. Fargo, *Reframing the Renaissance. Visual culture in Europe and Latin America 1450-1650*, New Haven, Yale Univ. Press, 1995.

¹² Philippe Hamon, « Du Moyen Âge aux Temps modernes : une 'charnière' canonique et ses remises en cause », *Atala*, n° 17, 2014, p. 133-145 ; Benoit Grévin, « Enfin la fin du Moyen Âge ?... », *Questes. Revue pluridisciplinaire d'études médiévales*, n° 33, 2016, p. 1-12.

¹³ Riccardo Maisano et Antonio Rollo, *Manuele Crisolora e il ritorno del greco in Occidente*, Naples, Istituto universitario orientale, 2002.

française, certains choisissent 1494, année d'entrée dans les guerres d'Italie, quand dans une optique germanique d'autres optent pour 1517, aux origines de la Réforme. Chaque date répond à un référentiel euro-péo-centré, remis en cause depuis les années 2000.

Dans le sillage historiographique de l'histoire globale, plusieurs historiens ont dénoncé l'accaparement européen de la modernité qui se profile derrière la notion de Renaissance. La périodisation a été pensée en Europe et ne vaut que pour l'Europe. Ainsi Patrick Boucheron, à l'origine d'une *Histoire du monde au XV^e siècle*, voit à sa démarche éditoriale la vertu d'éviter « l'encombrant concept de Renaissance, dont on doit sans doute renoncer à trouver des équivalents historiques ailleurs qu'en Europe puisqu'il ne sert à rien d'autre, précisément, qu'à réserver à l'Europe l'exorbitant privilège de la modernité »¹⁴. On retrouve l'idée chez Jack Goody, qui l'identifie à un « vol de l'histoire »¹⁵. Face à cette interprétation critique, certains modernistes, dont Jean-Marie Le Gall, tentent de réhabiliter la Renaissance en pointant chez ses acteurs et chez ses historiens un « sens de la relativité » plus « que de la supériorité »¹⁶.

L'historiographie des années 2000 a été fortement marquée par ces critiques, qui ont tout particulièrement influé sur son traitement des « grandes découvertes » (le terme, en soi, est polémique). D'une part, se sont multipliées les études manifestant l'apport des sociétés des « nouveaux » mondes à l'économie | 61 et à la science européenne, particulièrement envisagé sous l'angle de la captation coloniale¹⁷. D'autre part, plusieurs historiens ont montré en quoi la démarche et l'horizon mental des « découvreurs » s'inscrivaient pleinement dans la continuité des pratiques et des normes médiévales. Jérôme Baschet, par exemple, explique comment la civilisation féodale a été exportée en Amérique par les colonisateurs européens¹⁸. Denis Crouzet met en avant les aspirations millénaristes de Christophe Colomb, qui prolongent chez lui le mercantilisme exploratoire initié par le Portugal au début du XV^e siècle¹⁹. La mise en exergue de telles continuités soulève une difficulté centrale dans la description de la Renaissance : où situer ses spécificités ?

Décrire la Renaissance

Continuités, transitions et précurseurs

Au début du XX^e siècle, Johan Huizinga prend le contrepied de l'historiographie dominante : à partir d'une histoire des mentalités en France et en Hollande, il établit que les XIV^e et XV^e siècles appartiennent au Moyen Âge et sont marqués par un pessimisme auquel

¹⁴ Patrick Boucheron, « Un siècle malgré tout. Retour sur l'*Histoire du monde au XV^e siècle* », *Atala*, n° 17, 2014, p. 203-214.

¹⁵ Jack Goody, *Le Vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, Gallimard, 2010.

¹⁶ J.-M. Le Gall, *Défense et illustration de la Renaissance*, op. cit., p. 56.

¹⁷ John M. Hobson, *The Eastern Origins of Western Civilisation*, Cambridge, CUP, 2004 ; Samir Boumediene, *La Colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du « Nouveau Monde », 1492-1750*, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2016.

¹⁸ Jérôme Baschet, *La Civilisation féodale, de l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Flammarion, 2018.

¹⁹ Denis Crouzet, *Christophe Colomb. Héraut de l'Apocalypse*, Paris, PUF, 2018 [1^{ère} éd. 2006].

sied peu l'idée d'essor et de renouveau²⁰. Il inaugure une longue série d'études visant à nuancer la rupture qu'aurait constituée la Renaissance.

Certaines sont continuistes. Dans le domaine culturel, les historiens rappellent que l'humanisme ne fait pas à proprement parler de « découverte » : l'héritage antique n'a jamais été perdu et reste très présent au Bas Moyen Âge, à travers des corpus distincts de ceux mobilisés par les humanistes. Dans le champ socio-institutionnel, par ailleurs, Jacques Le Goff et Alain Guerreau optent pour un « long Moyen Âge », insistant par cette | 62 formule sur le prolongement des cadres féodaux bien au-delà du XVI^e siècle²¹. Dans les années 1980 et 1990, plusieurs historiens du droit vont dans leur sens en mettant en évidence des structures d'Ancien Régime cohérentes du Bas Moyen Âge au XVIII^e siècle²². D'autres déplacent l'âge de la transition. Dans le prolongement de Huizinga, le XVI^e siècle est présenté comme la dernière étape de l'évolution médiévale. Ce siècle ne connaît pas d'évolution économique notable ; ses aspirations religieuses restent fondées sur un horizon eschatologique proche et une attente millénariste ; ses référents philosophiques restent aristotéliens. Comme le note Philippe Hamon, restituer l'Antiquité et porter le message chrétien aux quatre coins du monde sont les réalisations d'ambitions médiévales²³.

Chercher une rupture globale, touchant synchroniquement tous les aspects de la société, apparaît vain. Or les thématiques restreintes sont également motifs à débat entre historiens lorsqu'il s'agit de déterminer le premier temps du changement. Prenons l'exemple des humanistes : par qui faire commencer le mouvement ? Les lettrés italiens qui ont pris ce qualificatif au XIV^e siècle entendaient par-là signifier qu'ils animaient les *studia humanitatis* – l'expression est ambiguë dès ses premières mentions, pouvant signifier aussi bien l'accès à un haut niveau de connaissances classiques, un haut niveau de connaissances dédiées au service de la société et, plus tardivement, un cursus spécifique d'apprentissage des disciplines littéraires²⁴. Ronald Witt, en 2000, proposait de décrire l'émergence de l'humanisme comme un changement stylistique valorisant l'imitation de l'écriture latine classique²⁵. Il excluait donc du mouvement les auteurs renvoyant aux textes antiques sans les imiter, les qualifiant d'*antiquarians*. Suivant cette définition, le courant humaniste apparaîtrait en Italie avec Lovato Lovati, vers 1270. La définition donnée par Witt va à l'encontre d'un large courant d'études préférant aborder l'humanisme non par le style | 63 des textes produits mais par les autorités auxquelles les auteurs se rapportent. Cette approche, incarnée notamment par Robert Black, traite le mouvement humaniste comme une évolution éducative et sociale plus que littéraire²⁶. L'humanisme serait assimilable à un goût nouveau pour les Anciens, perceptible par des références plus récurrentes et plus détaillées. Or le goût littéraire est par nature indatable car mouvant, se transmettant de façon progressive entre les groupes lettrés. Ainsi,

²⁰ Johan Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 2015 [1^{ère} éd. 1975].

²¹ Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Flammarion, 2008 [1^{ère} éd. 1964] ; Alain Guerreau, *Le Féodalisme. Un horizon théorique*, Paris, Le Sycomore, 1980.

²² P. Hamon, « Du Moyen Âge aux Temps modernes », art. cit., p. 141.

²³ *Ibid.*, p. 144.

²⁴ Benjamin G. Kohl, « The changing concept of the *studia humanitatis* in the early Renaissance », *Renaissance studies*, n° 2, 1992, p. 185-209.

²⁵ Ronald G. Witt, *In the footsteps of the ancients: the origins of humanism from Lovato to Bruni*, Boston, Brill, 2000, p. 22.

²⁶ Robert Black, « The Origins of Humanism », in Angelo Mazzocco (éd.), *Interpretations of Renaissance humanism*, Leyde, 2006, Brill, p. 37-71.

Black renonce à donner une incarnation à la naissance de l'humanisme, par le nom d'un auteur ou d'une œuvre²⁷. Cette différence de définition a d'importantes conséquences quant à l'identification des origines du mouvement. Les seules œuvres que Witt prend en considération ont été composées en Vénétie. Il présente ce goût nouveau comme la conséquence d'une influence de la grammaire et de la poésie françaises à partir des années 1180 dans les milieux lettrés italiens, qui conduiraient peu à peu à une réévaluation des canons linguistiques de l'écriture en prose. Utilisant un corpus et une base prosopographique plus larges, Black aborde la question sous un angle social. Il remarque que jusqu'aux années 1350 les humanistes sont issus des milieux notariaux ou juridiques. Tout en admettant l'influence de la grammaire française dans l'Italie du XIII^e siècle, Black soutient que le recours aux classiques est l'expression d'une revendication de légitimité littéraire, manifestée par des milieux jusqu'alors cantonnés à une écriture professionnelle. Cette exigence nouvelle s'exprimerait contre les canons scolaires du temps et, surtout, contre les élites qu'ils forment.

Cet exemple soulève deux difficultés historiographiques courantes dans les études de la Renaissance : d'une part, une recherche des origines à rebours qui pousse, dans certains cas, à extraire du monde médiéval certaines spécificités jugées renaissantes, créant en cela de nouvelles temporalités – pensons à la « pré-Renaissance » ou au « pré-humanisme » – desquelles on propose une lecture téléologique : tout auteur du XIII^e siècle amateur de classiques latins devient précurseur de l'humanisme ; d'autre part, la difficulté au sein d'une pensée chronologique | 64 d'accepter l'intrication, la modulation ou la coprésence de plusieurs courants, y compris au sein d'un groupe restreint tel que l'humanisme. L'identification des prémisses de la Renaissance soulève, enfin, la question d'un primat donné aux facteurs culturels : établir une périodisation neuve à partir de formes représentationnelles larges (littéraires, artistiques, mentales) implique pour l'historien de reconstruire les liens existant entre ces formes et des champs non culturels : le fait politique, l'économie, les transformations sociales, etc.

Un primat longtemps donné à l'histoire culturelle

Les premiers concepteurs d'une période « renaissante » en ont livré une histoire culturelle, à partir de formes symboliques communes. Aux auteurs déjà mentionnés, on peut ainsi ajouter l'iconographie d'Aby Warburg et de ses disciples, dont Erwin Panofsky, la philologie de Paul Oskar Kristeller ou encore la littérature de Hans Baron²⁸. La période ayant été définie à partir de critères d'histoire de l'art, d'histoire de la pensée et d'histoire des mentalités, est-elle pertinente pour délimiter l'objet d'autres volets de l'histoire ? Est-il valable de proposer une histoire économique, sociale ou politique de la Renaissance ? En 1956, au cours d'un colloque réunissant des historiens modernistes, Michel Mollat et Federico Chabod répondaient à demi-mots que non, en raison du manque de spécificité des échanges commerciaux, des modes d'exploitation et des États de la Renaissance en regard de la période précédente²⁹. Les études produites dans ces différents volets de l'histoire n'intègrent pas toujours la Renaissance à leur titre, préférant renvoyer à des siècles, mais certaines ne

²⁷ Robert Black, « Humanism », dans Christopher T. Allmand (éd.), *The new Cambridge medieval history. Volume VII, C.1415-c.1500*, Cambridge, CUP, 1998, p. 243-277.

manquent pas de questionner plus amplement le rapport entre essor artistique, intellectuel et autres facettes d'une même société.

En histoire sociale, l'étrécissement du groupe concerné par le renouveau des lettres et des arts incite à contourner ce découpage chronologique. Bernard Quilliet explique ainsi, en introduction à *La France du beau XVI^e siècle*, qu'utiliser la périodisation de la Renaissance invite au sens strict à exclure de l'étude 90 à 95 % | 65 de la population³⁰. En 1977, Joan Kelly Gadol demandait d'ailleurs non sans ironie si « les femmes avaient eu une Renaissance ? », pour montrer que la périodisation et son nom laudatif ne vaut que dans un référentiel masculin et favorisé³¹. Plus récemment, Madeleine Lazard rappelait que les études se sont longtemps concentrées sur les figures raffinées de nobles dames et les poétesses, rendant une image stéréotypée d'une première modernité favorable à la femme cultivée ou de pouvoir. Pour l'immense majorité de la population féminine la Renaissance ne présente aucune évolution de statut³². À partir des années 2000, plusieurs études ont questionné les voies de diffusion des normes et des connaissances renaissantes à une population dépassant la seule élite intellectuelle. Dans *L'Europe de la Renaissance*, Burke en donnait un aperçu timide en consacrant un chapitre à la domestication des modèles artistiques renaissants par les nobles des campagnes – à travers la prolifération de modifications architecturales dans les demeures, inspirées d'imprimés relayant les nouveaux goûts en matière de colonnes, de frontons et de statuts, par exemple. La diffusion des produits de l'imprimerie a été particulièrement étudiée : au-delà d'une production élitiste, elle sert dès la fin du XV^e siècle à diffuser des nouvelles et des divertissements dans les campagnes, y compris auprès de publics non-lecteurs, par des lectures collectives. En outre, c'est souvent via l'étude des milieux ouvriers participants à la production des nouveaux biens culturels qu'est abordée une histoire sociale de la Renaissance en un sens plus large. Catherine Kikuchi a par exemple mis en avant la déréglementation des métiers que crée l'apparition de l'imprimerie, laquelle suppose de nouveaux investisseurs – l'achat des caractères mobiles est particulièrement coûteux – et artisans³³. À Venise, l'absence de corporation des imprimeurs accroît pour un temps les possibilités de mobilité sociale, avant que ce paysage capitalistique ne soit rapidement figé autour d'une oligarchie de libraires.

| 66 L'histoire économique est sans doute le champ dans lequel les débats ont été les plus âpres quant à la terminologie à défendre. La « renaissance » désigne aisément une période de prospérité, dont le constat est largement admis jusqu'au années 1950. Robert Lopez a alors défendu la thèse inverse : selon lui l'apogée artistique de l'Europe a été permis par une dépression économique³⁴. L'investissement dans l'art serait devenu un placement lucratif par rapport aux capitaux agricoles ou commerciaux, une sorte de valeur refuge. Lopez est rapidement contredit. La plupart des modernistes se rallient aujourd'hui aux thèses de Richard Goldthwaite, qui décrit la Renaissance comme une période de prospérité, voyant

²⁸ Pascal Brioiest, *La Renaissance, 1470-1570*, Neuilly, Atlande, 2003, p. 30-36.

²⁹ *Actes du Colloque sur la Renaissance organisé par la Société d'Histoire moderne (Sorbonne, 3 juin-1^{er} juillet 1956)*, Paris, Vrin, 1958.

³⁰ Bernard Quilliet, *La France du beau XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 1998.

³¹ J. Kelly Gadol, « Did women have a Renaissance? », in Renate Bridenthal et Claudia Koonz (éd.), *Becoming Visible: Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin, 1977, p. 174-201.

³² Madeleine Lazard, *Les Avenues de Féminité. Les femmes et la Renaissance*, Paris, Fayard, 2001.

³³ Catherine Kikuchi, *La Venise des livres, 1469-1530*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018.

³⁴ Robert S. Lopez et Harry A. Miskimin, « The Economic Depression of the Renaissance », *The Economic History Review*, n° 3, 1962, p. 408-426.

naître la notion de marché de l'art et de consommation³⁵. Ce dernier point ne fait pas l'unanimité : le concept de consommation est généralement attaché à une période postérieure, le XVIII^e siècle, souvent à travers l'idée d'une imitation des pratiques princières par cercles concentriques vers des groupes sociaux moins privilégiés – modèle lui-même discuté hors du contexte royal français. Pourtant, selon Goldthwaite, l'Italie du XV^e siècle est bien à l'origine d'une consommation socialement élargie répondant à des envies esthétiques plus qu'à des besoins. Si les biens mis en circulation apparaissent d'autant plus nouveaux qu'ils sont pour certains importés d'espaces méconnus, la mutation des structures anthropologiques et mercantiles encadrant les échanges n'apparaît pas à l'ensemble des historiens.

La perception de la pensée politique renaissante est plus consensuelle, bien qu'elle ait été l'objet de nuances au cours des dernières décennies. Hormis Lucien Febvre, qui affirme en 1936, sur une base lexicographique, que l'État n'existe pas avant le XVI^e siècle³⁶, les historiens s'accordent sur une évolution parallèle des structures politiques européennes à partir des XIV^e et XV^e siècles : multiplication des organes de gouvernement, affirmation de pouvoirs centraux, développement d'une vie de |67 cour. Se construit conjointement une pensée de la chose publique qui s'autonomise progressivement de la philosophie morale. Toutefois, contrairement à ce que la célébrité de Machiavel peut laisser croire, ces modèles ne sont pas tous sécularisés et ne sont pas uniques : l'État continue d'être parallèlement analysé en termes moraux par d'autres courants³⁷. Enfin, « l'humanisme civique », étudié par une historiographie majoritairement anglo-saxonne, a été nuancé. Le concept, identifié par Hans Baron dans les années 1950 à partir du cas florentin, supposait un attrait pour l'engagement civique et pour les formes politiques républicaines à partir du XV^e siècle³⁸. S'il est conservé actuellement en tant qu'outil décrivant plus généralement la manière dont la culture savante a été impliquée dans la vie politique de l'Europe à cette période, il est désormais admis que le modèle humaniste républicain d'inspiration cicéronienne que décrivait Baron coexistait en réalité avec au moins un fort courant néoplatonicien rapportant l'idéal du philosophe-roi organisant dans sa sagesse la communauté humaine, aussi bien dans des contextes italiens que non italiens.

Sortir d'Italie : l'exemple allemand

La Renaissance est théorisée à partir de cas italiens, échelle à laquelle ont eu tendance à se concentrer les études. Pourtant, les historiens ont très tôt mis en avant le polycentrisme du mouvement, en instaurant l'identification de foyers pour décrire des apparitions polymorphes, parfois concomitantes, parfois entretenues par des influences extérieures. Huizinga, par exemple, dès 1919, dépeint l'effervescence artistique des Flandres au XV^e siècle. Les codes artistiques des primitifs flamands ne sont pas les mêmes que ceux de la Renaissance italienne

³⁵ Richard A. Goldthwaite, « The Economy of Renaissance Italy: the Preconditions for Luxury Consumption », *I Tatti Studies in the Italian Renaissance*, n° 2, 1987, p. 15-39.

³⁶ Charles-Olivier Carbonell, « Les origines de l'État moderne : les traditions historiographiques françaises (1820-1990) », in Wim Blockmans et Jean-Philippe Genet (éd.), *Visions sur le développement des États européens. Théories et historiographies de l'État moderne*, Rome, École française de Rome, 1993, p. 297-312.

³⁷ Alain Tallon, *L'Europe de la Renaissance*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2013, p. 25-44.

³⁸ Brian Maxson, article « Humanisme civique », *Encyclopédie en ligne EHNE* : <https://ehne.fr/article/humanisme-europeen/les-humanistes-et-leurope/humanisme-civique>

– les symboles mystiques sont très présents et les décors restent gothiques – mais leur évolution vers le réalisme constitue un trait commun. Par la suite, ont été traités les cas bourguignon, ibérique, hongrois, ou encore allemand. Les modalités de réception et d'adaptation ont mis en avant l'importance des | 68 liens personnels, de la circulation des personnes et des formes institutionnelles dans la diffusion des idéaux renaissants. Le cas de la Hongrie est, en ce sens, frappant³⁹. Cet espace paraît isolé sur la carte, puisqu'il se trouve alors aux confins d'une Europe menacée par l'Empire ottoman. Or, il adopte particulièrement rapidement les goûts de la Renaissance italienne, par l'intermédiaire d'évêques et d'étudiants envoyés en formation dans la péninsule. Sensibilisé à cette nouvelle esthétique, dans un second temps, le roi Mathias I^{er} invite à sa cour plusieurs artistes italiens. Le cas paraît emblématique mais n'est pas représentatif. Par la juxtaposition de plusieurs cas nationaux, Burke a montré en quoi la schématisation d'une diffusion de la Renaissance par cercles concentriques ne fonctionne pas à l'échelle européenne. Il insiste sur les notions de réception et de résistance : chaque transmission d'innovations peut être soumise à un rejet ou à des adaptations, qui créent de nombreuses spécificités régionales, en fonction des groupes de sociabilités ou professionnels impliqués.

Il est établi aujourd'hui que, non seulement le mouvement humaniste était marqué par des courants divers, parfois concurrents, mais que certains groupes de lettrés et d'artistes se sont pensés en alternative à ce mouvement. Dans divers États européens, cela s'est manifesté par un courant anti-italianiste. Le cas de l'Allemagne a été particulièrement bien étudié et vulgarisé⁴⁰. Plusieurs récits contemporains mettent en avant un mépris des Italiens, jugés hautains. Cela entre en écho avec l'élan patriotique que connaît la culture humaniste allemande, portée par exemple par Conrad Celtis. Voulant contredire l'image stéréotypée d'une Germanie barbare, il étudie les auteurs classiques pour en tirer une histoire allemande plus noble. Le rejet des modèles italiens est également religieux : Rome est accusée d'être un foyer de néo-paganisme. Suite à la Réforme, les caractères de la peinture allemande renaissante seront marqués par une réflexion sur le salut et sur le message évangélique – perceptible par exemple chez Dürer et Cranach. Ce refus du « paganisme » romain s'exprime parallèlement dans les lettres, notamment à travers le | 69 *Ciceronianus* d'Érasme : sur un ton satirique, celui-ci présente l'imitation du style de Cicéron comme le symptôme d'une maladie, laquelle conduit à s'éloigner de la foi. La Renaissance allemande se construit à partir de données propres (l'imprimerie, par exemple), à partir d'influences italiennes (importées notamment par la cour impériale, dont l'itinérance favorise l'émulation et la diffusion) mais également en réaction aux courants humanistes italophiles. Par sa capacité à allier innovations techniques et redéfinition théologique du rôle de l'homme, elle est souvent considérée comme une bascule vers les temps modernes. Comment se caractérise la modernité ainsi supposée ?

³⁹ Pascal Brioi, *L'Europe de la Renaissance*, dossier thématique de la *Documentation photographique*, n° 8049, 2006, p. 8-9.

⁴⁰ Axelle Chassagnette, Olivier Christin, Claire Gantet, Naïma Ghermani, Arnaud Rusch, Patrice Veit, « Allemagne, 1500. L'autre Renaissance », *L'Histoire*, n° 387, 2013, p. 40-67.

L'entrée dans la modernité ?

L'approche civilisationnelle et ses limites

Chez Burckhardt en 1860, chez Delumeau en 1968 ou encore chez John Hale en 1993, la Renaissance est décrite comme une « civilisation »⁴¹. Le terme est aujourd'hui fortement critiqué. En effet, outre qu'il puisse dénoter un jugement de valeur sur l'état d'avancement des connaissances et des normes collectives – Delumeau identifiait une « civilisation tellement supérieure qu'elle s'est ensuite peu à peu imposée au monde entier » –, le mot a tendance à essentialiser, à créer un « dedans » et un « dehors ». Faire de la Renaissance une civilisation suppose l'identification d'un ensemble de formes culturelles, de croyances, de représentations et d'interdits homogène et distinct des autres périodes d'Ancien Régime. Par ailleurs, la présentation de ce temps comme une civilisation a souvent induit la lecture conquérante d'un mouvement culturel volontariste, se diffusant en Europe puis entreprenant d'autres continents.

Contrairement à une idée courante, les hommes de la Renaissance et de l'Humanisme ne postulent pas le retour à la civilisation antique – jugée pour partie imparfaite, notamment pour n'avoir pas connu la révélation christique –, ni même n'identifient leur « civilisation » (qu'ils ne décrivent jamais comme telle) à celle de la Rome classique. La perception de l'Antiquité de la part des humanistes est, à l'inverse, fondée sur l'altérité. Le Moyen Âge maintient | 70 fictivement la continuité des temps antiques, par le truchement d'autorités politiques, religieuses ou disciplinaires entretenues par la tradition. Cette dernière est volontairement laissée de côté par les humanistes, qui ambitionnent d'avoir un accès le plus direct possible au texte classique. Le rejet de la médiation médiévale est synonyme, ici, de concrétisation d'une rupture temporelle.

Bien que cette terminologie tende à s'évanouir, les historiens s'entendent généralement sur un ensemble de valeurs communes aux sociétés de la Renaissance : le goût du passé, l'intérêt pour la technologie, la notion de progrès. L'approche civilisationnelle ne va pas de soi avec l'identification de la modernité. Suivant les historiens, la Renaissance peut ou non être précurseur de notre propre temps. Cela dépend bien sûr des critères qu'ils établissent pour identifier la modernité. On a souvent assimilé Renaissance/Humanisme et modernité par le biais de la Réforme, que l'historiographie a parfois présentée comme condition à l'essor du capitalisme. Or les médiévistes ont très tôt rappelé que ce dernier est déjà présent dans le monde urbain du Moyen Âge⁴². Les débats sont plus animés quant à l'identification d'une modernité scientifique, entre poids donné à la raison contre la foi (le rationalisme n'est pas d'actualité à la Renaissance) et conceptualisation ou mathématisation de la nature (la perception de la nature comme un mécanisme dont il est possible d'identifier les lois permet le passage progressif de la philosophie naturelle à la philosophie expérimentale dès le milieu du XVI^e siècle, bien qu'un véritable tournant épistémologique ne semble pas perceptible

⁴¹ Jean Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1967 ; John R. Hale, *La Civilisation de l'Europe à la Renaissance*, Paris, Perrin, 1998.

⁴² Jacques Heers, *La Naissance du capitalisme au Moyen Âge. Changeurs, usuriers et grands financiers*, Paris, Perrin, 2012.

avant Galilée⁴³). Pour Hale, un marqueur d'entrée dans la modernité est la découverte de l'Europe : selon lui l'usage du nom du continent devient courant à la fois par recherche d'identification face à un « Nouveau Monde » et par besoin de redéfinir une identité commune non religieuse dans une chrétienté occidentale désormais divisée. Une autre voix amplement explorée a été celle de la sociologie et de la psychologie, à travers la présentation de la Renaissance comme le temps de la naissance de l'individu.

| 71 *Un paradigme contesté : la figure de l'individu*

En voulant exposer les particularités qui font de la Renaissance le premier temps de la modernité, Burckhardt distinguait la personne médiévale de la personne moderne : l'homme médiéval est un personnage « corporatif » selon lui, qui existe par et à travers son intégration à un groupe ; à l'inverse, l'« individu » de la Renaissance possède une conscience de soi, qui se manifeste par la recherche de la célébrité. Burckhardt se fonde sur des indices littéraires et artistiques, dont la multiplication des commandes de portraits et la mise en scène de soi par l'écriture. Les historiens postérieurs ont ajouté le qualificatif « individualiste » à cette description, à partir notamment d'une étude de l'émergence de la vie privée (clôture, chambre individuelle, genre épistolaire, etc.). Bien que cette assimilation de la Renaissance à une individualité conquérante soit encore très présente dans l'historiographie, elle est remise en cause sur plusieurs aspects.

Dès les années 1920, les études se sont multipliées pour montrer que la notion d'individu était déjà présente au Moyen Âge⁴⁴. Les médiévistes font remonter la découverte de soi au XII^e siècle. Ils identifient alors une plus grande conscience de la complexité de la vie intérieure des personnes et une description plus claire des frontières qui séparent l'être intérieur de ceux qui l'entourent. De plus, une approche par les réseaux a permis de casser l'image d'Épinal d'un lettré humaniste de la Renaissance plongé dans ses discussions avec Sénèque ou Cicéron au détriment du monde environnant. Cécile Caby a, par exemple, observé la circulation des lettres d'humanistes bénédictins d'Italie centrale – rappel, s'il en était besoin, que l'humanisme n'est pas un pré carré laïque – à l'intérieur de réseaux très variés d'étudiants du nord de l'Europe, de notaires et maîtres d'école de petites villes italiennes que parmi des membres de communautés régulières⁴⁵.

| 72 À partir des années 1980, le *new historicism* (théorie littéraire qui met l'accent sur le lien entre histoire intellectuelle, formes littéraires et contexte culturel) établit que plus qu'une découverte du soi, la Renaissance autorise et valorise un jeu sur les identités. Il souligne, de ce fait, que la surreprésentation d'un soi autonome peut faire partie du jeu

⁴³ Pascal Briost, « Les savoirs scientifiques », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, n° 49/4bis, 2002, p. 52-80 ; Philippe Hamou, « 'La nature est inexorable'. Pour une reconsidération de la contribution de Galilée au problème de la connaissance » *Galilaeana. Journal of Galilean Studies*, n°5, 2008, p. 149-177.

⁴⁴ Walter Ullmann, *The Individual and Society in the Middle Ages*, Londres, Methuen, 1967 ; Colin Morris, *The Discovery of the Individual. 1050-1200*, New York, Harper and Row, 1973.

⁴⁵ Cécile Caby, « Pour une histoire des miscellanées humanistes dans les ordres religieux. À propos de la circulation de quelques œuvres de Girolamo Aliotti au XV^e siècle », *Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge*, n° 1, 2016 : <https://journals.openedition.org/mefrm/2900>

littéraire et d'un style propre à une époque⁴⁶. Ce courant établit la présence de l'individu et sa mise en scène comme un lieu commun littéraire.

Une « révolution » pédagogique et scientifique

Nombre d'historiens ont renoncé à décrire la Renaissance comme l'entrée dans la modernité, préférant la restreindre au rôle historiographique d'entrée dans l'époque moderne. La description actuelle se fonde sur des changements de cadres géopolitiques (intégration des « Grandes découvertes »), théologiques (impact de la Réforme), pédagogiques et épistémiques.

Eugenio Garin a insisté sur la dimension révolutionnaire de l'humanisme quant aux notions de formation, d'éducation et de progrès de l'homme⁴⁷. La pédagogie promue par les humanistes est fondée sur la curiosité, l'émulation et le plaisir à apprendre, dans l'espoir d'agrandir la dignité de l'homme. Dans les années 1980, Anthony Grafton et Lisa Jardine ont enlevé un peu de lyrisme à ce descriptif en affirmant que l'indépendance de cette éducation libérale en regard des institutions existantes avait été une illusion : à leurs yeux, le but de l'éducation classicisante reste de former des sujets dociles⁴⁸. Une vingtaine d'années plus tard, Robert Black a lui aussi tempéré les ambitions des pédagogues humanistes en rejetant l'idée d'une « révolution » des salles de classe. Selon lui, l'usage des classiques au sein des écoles de grammaire (parmi les premières étapes de l'éducation) est d'un profond conservatisme, ne marquant pas de différence | 73 entre Moyen Âge et Renaissance⁴⁹. Le changement pédagogique présenté comme humaniste serait en réalité une option, présente uniquement dans des groupes culturellement élitaires.

De la même façon, l'historiographie récente a nuancé la présentation de la Renaissance comme le premier temps d'une « révolution scientifique »⁵⁰. Parmi les traits caractéristiques mis en avant pour cette période, on trouve la restauration du savoir des Anciens : rassembler, traduire et enseigner la physique aristotélicienne, approfondir la théorie des humeurs, par exemple. Les pratiques restent cependant encore marquées par l'occultisme et les superstitions. Ainsi, face à la nouveauté de la syphilis – importée des Amériques, dans sa forme la plus virulente – Paracelse, médecin suisse, établit une théorie des remèdes fondée sur un mélange d'alchimie, de théorie néoplatonicienne et de mystique. Parallèlement la « philosophie naturelle » donne un poids grandissant à l'expérience. Des avancées majeures sont faites en astronomie – Nicolas de Cues postule un univers infini – et en algèbre. La géométrie est avec succès appliquée à divers problèmes concrets, à travers des savoirs techniques qui placeront l'« ingénieur », tel Léonard de Vinci, au cœur des grandes avancées renaissantes. Une des originalités de la Renaissance tient ainsi en sa capacité à transformer en inspiration novatrice l'héritage antique tant d'un point de vue esthétique que d'un point de vue technique.

⁴⁶ Stephen Greenblatt, *Renaissance self-fashioning, from More to Shakespeare*, Chicago, UCP, 1980.

⁴⁷ Eugenio Garin, *L'Éducation de l'homme moderne*, Paris, Hachette, 2003 [1^{ère} éd. 1968].

⁴⁸ Anthony T. Grafton et Lisa Jardine, *From Humanism to the Humanities. Education and the liberal arts in fifteenth- and sixteenth-century Europe*, Londres, Duckworth, 1986.

⁴⁹ Robert Black, *Humanism and Education in Medieval and Renaissance Italy. Tradition and innovation in Latin Schools from the twelfth to the fifteenth century*, Cambridge, CUP, 2001.

⁵⁰ P. Brioist, « Les savoirs scientifiques », *op. cit.*

La Renaissance et l'humanisme renvoient à des courants artistiques, littéraires et philosophiques bien identifiés par les historiens, bien que leurs prémisses et leurs précurseurs éventuels soient objets à contradictions. À l'inverse, l'établissement de la Renaissance en périodisation, qui répond d'une convention historiographique, soulève un ensemble de polémiques quant à l'étendue de sa pertinence thématique et géographique. Créée à partir de l'exemple italien, avec lequel interagissent conjoncturellement d'autres espaces politiques et économiques – dont la France –, l'étape chronologique « Renaissance » doit être concurrencée par d'autres marqueurs temporels et culturels en | 74 fonction des contextes européens étudiés – l'historiographie allemande choisissant, par exemple, plus fréquemment la Réforme comme étape de référence. Au cours des dernières décennies, de convention historiographique, la Renaissance a été interrogée en tant que marqueur idéologique, témoignant dans son usage de la perception d'un sens de l'histoire (par l'identification de la modernité), d'une unité culturelle distinctive (par la notion de civilisation) ou d'une histoire égocentrée (par une qualification du monde à partir d'acteurs européens, par exemple). Les polémiques engendrées ont de ce fait pris la suite des discussions contextuelles visant à discerner les continuités et ruptures qui encadrent la période. L'étude des XV^e et XVI^e siècles offre ainsi l'opportunité aux élèves à la fois d'approcher des référents et des pratiques en mutation et d'estimer, dans le même temps, le travail d'identification, de découpage et de narration qu'y appliquent les historiens.

| 75 Bibliographie complémentaire :

- Élisabeth Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes (1380-1500)*, Paris, Albin Michel, 2007.
- Patrick Gilli, « La méthodologie historiographique des humanistes italiens du XV^e siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n° 3, 2016, p. 355-406.
- Dominique Iogna-Prat, Brigitte Bedos-Rezak, *L'Individu au Moyen Âge. Individuation et individualisation avant la modernité*, Paris, Aubier, 2005.
- Christiane Klapisch-Zuber, *Se faire un nom. Une anthropologie de la célébrité à la Renaissance*, Paris, Arkhê, 2019.

Sitographie

- Encyclopédie numérique *Écrire une histoire nouvelle de l'Europe* : <https://ehne.fr/>